



CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS
D'INTRODUCTION À
LA PSYCHANALYSE
2021

Renseignements :
Éric Zuliani, eric.zuliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE

DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr

Renseignements :

Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan

Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 :

Ce qui vous angoisse

Lecture du *Séminaire X, L'angoisse*.¹

Troisième Leçon, février 2021, par Éric Zuliani

Angoisse et désir, vérité et réel

La partie sur laquelle je m'appuie pour cette leçon, sans en faire un commentaire ligne à ligne en tant que tel, est composée des chapitres 7 et 8 du Séminaire de J. Lacan *L'angoisse* (1962-63) L'un a pour titre « Il n'est pas sans l'avoir » ; l'autre « La cause du désir ». Nous avons donné comme titre à cette leçon quatre termes articulés *a minima* : « Angoisse et désir, vérité et réel ».

Le sujet forclos par la science

Si nous examinons ces termes, angoisse et désir, vérité et réel, nous pouvons déjà dire qu'ils ne sont pas ceux du langage spécialisé des psy, et nous pourrions, je pense, assez facilement imaginer par quels termes ils pourraient être remplacés par la psychologie qui au service de la libre entreprise théorise « le moi moderne ».¹

Ce qui vient à la place de l'angoisse, ce sont par exemple les termes de dépression – qui a tout écrasé –, d'anxiété, de stress (post-traumatique).

Le désir ? Il n'est guère évoqué – *Que veux-tu d'autre, tu as tout ce qu'il te faut ?* Disons qu'ici le discours de la consommation le recouvre.

La vérité ? Où et à quelle occasion est-elle évoquée ? Sans doute le vrai et le faux sont-ils discutés dans le cadre strict de la science et des *fakes*, révélant un invité-surprise, *la croyance*. C'est ici le discours scientifique qui la recouvre.

Le réel ? On lui préfère souvent celui de réalité, dans laquelle nous sommes conviés à retourner vivre au plus vite, à la suite d'un pépin. On nous fabrique une sorte de monde sans réel, c'est-à-dire sans l'impossible qui centre pourtant toute existence, et dont les quatre termes sont issus.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Pourtant, ces quatre termes sont d'un usage quotidien et intensif, ils sont parlés par ceux qui en font l'expérience, que Lacan appelle « les gens » : ceux que nous sommes amenés à rencontrer et à qui nous donnons la parole quand ils souhaitent rencontrer un psychanalyste. Nous avons alors affaire au « langage concret que parlent les gens ».ii C'est une expression de Lacan.

Voici quelques énoncés d'analysants : « Je suis angoissé, j'ai une boule dans la poitrine » ; « Je n'ai plus de désir pour mon mari, et pourtant je l'aime » ; « En réalité je vis avec elle, mais en vérité je suis ailleurs » ; « Mon rêve était tellement réel que, réveillé, j'étais encore dedans » (un jeune garçon de 7 ans).

La culture aussi donne des traces de l'importance de ces termes, de leur place et de leur usage : *Bonjour l'angoisse* (et pourquoi bonjour ?) ; *La vérité si je mens* ; *Tes désirs sont des ordres/Tes désirs font désordre* ; *Connaissez-vous réellement la personne avec qui vous vivez ?* (Titre d'un article d'un hebdomadaire).

Ces termes comme on le voit ne sont pas à la Une du mur de langage construit par le discours courant, issu de l'idéologie psychologique. Et la psychanalyse, où se situe-t-elle ? Freud à découvert l'inconscient, ses lois, a inventé un lien social inédit – le discours analytique –, en faisant toute sa place à ce « langage concret que parlent les gens ». Il est parti non pas d'un savoir constitué déjà à son époque – le cerveau, les neurones, la dégénérescence, la psychiatrie naissante et déjà classificatoire –, mais de la langue commune. Il a permis ainsi que le sujet forclus, rejeté par la science et le capitalisme réunis, mu par ses relations complexes avec son angoisse, sa vérité, son désir et son réel, trouve ainsi quelqu'un à qui parler. C'est ainsi que je comprends la remarque de Lacan sur l'expérience analytique à la page 104 du Séminaire *l'Angoisse*, quand il évoque la naissance du sujet par l'incidence du signifiant, et non par un quelconque diagnostic ou remède.

Parler et avoir un corps

Une autre façon de considérer les quatre termes de mon titre est de les référer à l'idée qu'on se fait de ce qu'est un « être humain ». Qu'est-ce qu'un être humain ? Pour une part c'est un être loquace, le terme est de Canguilhem. Il s'agit donc d'abord de référer ces quatre termes au fait de parler, si l'on veut bien considérer qu'un être humain est essentiellement un parlêtre, un être qui parle, qui est parlé, qui est guidé sans le savoir par des signifiants : par des paroles qui lui ont été dites, et par des paroles qui ne lui ont pas été dites.

Cela laisse des marques. Je donne ici un exemple tout frais : celui de l'étonnement d'une jeune fille empêchée de dormir par les pensées angoissantes que suscitent ce qu'elle appelle « des histoires de famille ». Elle découvre avec surprise que son choix de métier, qu'elle a confié récemment à sa mère, correspond au choix que la mère elle-même avait fait avant d'y renoncer. Elle ne le savait pas, et pourtant ce savoir agissait à son insu.

Nous sommes faits (dans les deux sens du terme), constitués par la matière langagière. À propos de ce que parler veut dire, Lacan, à la page 102, note ceci : « Le mot bon, s'il engendre des significations du bon, n'est pas bon par lui-même, car il engendre du même coup le mal. »iii Imaginez que vous discutez avec une personne qui vous parle du Bon, du Bien, qui vous explique l'importance de la bonté, de la vertu, etc. Allez-vous discourir sur les significations qu'il vous évoque ? Ou penser qu'il porte un intérêt trop vif pour le vice ? Si ça ne se dit pas, cela s'entend pourtant.

Mais il faut référer ces quatre termes au fait que nous sommes aussi constitués de chair et d'os, de substance vivante et non pas seulement de matière langagière. Entendons-nous, quand je dis « de chair et d'os », je ne fais pas référence au corps tel qu'il est appréhendé par la médecine à partir des lois biologiques. Dans ce domaine je n'exige pas de mon chirurgien, bien au contraire et fort heureusement, que soient présent au moment de l'opération sa vérité, son angoisse, son réel et son désir. Quand je dis « de chair et d'os », comprenez tout de suite qu'il s'agit d'un autre type de vivant : la faiblesse de la chair, le goût de la chair ; l'os que régulièrement vous rencontrez sur votre chemin – *Ya comme un os*, dit-on.

Si vous me suivez dans l'idée que parler est une tout autre expérience que communiquer, vous voyez s'ouvrir aussitôt une vaste zone, non pas celle de ce que vous avez dit mais celle de ce que vous avez voulu dire, celle de ce qui reste à dire aussi et celle de ce qui s'entend, selon le principe qui traverse la matière langagière, celui de l'équivoque. Ce principe fait que s'ouvre un champ entre le dire et le vouloir dire, mais aussi entre le dit et l'entendu, appelé communément malentendu. Nous voyons que ce champ tient au langage mais est impossible à traduire dans ce qui peut se dire. Quand vous parlez, des choses restent hors de vos dits. Angoisse, désir, vérité et réel ont affaire avec le fait de parler, mais sont en quelque sorte hors-discours.

Du côté du corps, on retrouve un même impossible : à partir des organes tels qu'ils existent dans leur réalité physique s'ouvre un champ que l'on peut appeler celui du « mon corps » : ma relation à la chair et aux os de mon existence. C'est à la jointure de ces deux champs ; celui ouvert du fait que nous parlons, et celui ouvert du fait que nous sommes des vivants, que ces quatre termes prennent leur valeur. Sans doute est-ce à cette jointure que se situe la réflexion topologique de Lacan de la fin du chapitre VII de ce séminaire. Si l'on considère ces quatre termes, ils sont à cette jointure entre langage et corps. C'est ceci que l'on appelle le sujet de l'inconscient, et que plus tard que Lacan qualifiera de corps parlant. Le concept de pulsion par exemple, qui n'est ni instinct ni savoir, a été inventé par Freud explicitement comme un mythe pour rendre compte de cette zone entre langage et organisme où se joignent parole et corps – en termes freudiens, représentation et pulsion. C'est à cette jointure que s'équilibre pour chacun ce qu'on appelle le sentiment de la vie, articulation entre désir, vérité, angoisse et réel.

Ce qui est et ce qui existe

Dans le chapitre VIII, il est question de « la cause du désir »^{iv}. *La Cause freudienne* est le nom de notre école, *La Cause du désir* celui de notre revue. Elle s'appelait, avant, *Revue de la Cause freudienne*. Le passage d'une nomination à l'autre rend compte d'un glissement par lequel nous nous signifions que finalement, nous pouvons dire que Freud, par son invention du lien social analytique, a fait valoir dans le monde une cause, celle du désir. Il a ainsi fait valoir que c'est le désir comme cause qui anime les *parlêtres*. Certes vous êtes sujet, vous parlez, mais il ne faut pas négliger que quelque chose vous anime, vous oriente : vous causez, mais quelque chose vous cause. Et comme cela ne relève ni de l'instance du sujet, ni de l'instance du moi, alors appelons ça l'objet. *L'objet cause*.

Essayons de saisir ce qu'il est. Si vous avez regardé les premiers épisodes de la série *En thérapie*,^v vous aurez remarqué que l'on peut se demander pour chaque patient ce qu'il vient dire, tant la parole est difficile, allusive, équivoque. C'est assez bien rendu et c'est sur fond d'un réel – les attentats de 2015 à Paris – à partir duquel chacun s'articule à sa façon.

Nous pouvons distribuer nos quatre concepts en deux paires : du côté langage, la paire désir et vérité. Même s'ils ont des relations compliquées avec le langage, par la parole nous pouvons les *faire être*. Mais chacun à leur manière, ils sont fuyants, ils soulèvent des doutes, des questionnements : vérité à midi ne l'est plus à quatorze heures, la vérité varie. Quant au désir, il court comme un furet : je désire du caviar, mais pour le désirer il ne faut surtout pas que l'on m'en colle dans le bec. Tout cela relève de la dialectique, des moires et du miroitement de la rhétorique – ça a ses lettres de noblesse.

Le réel et l'angoisse, c'est autre chose – *ça existe*. Ça s'impose à vous ; c'est radical, ça vous submerge, ça se répète, vous vous cognez à ce réel. Ça vous donne une claque, vous êtes obligé d'en tenir compte.

Nous voyons que pour rendre compte de ces quatre termes deux par deux, les accents sont très différents. En termes freudiens on pressent que les deux premiers s'inscrivent dans la veine de ce que Freud appelait pensées inconscientes, représentations, et que les deux autres sont plutôt côté pulsion.

Il n'en reste pas moins que ces quatre termes sont référés au fait de parler, que nous tentons de les attraper par la parole et que notre parole du coup est travaillée, habitée par un objet. *Quel est l'objet de votre demande ?* pourrait être une bonne introduction pour nous faire saisir que parlant, nous ne charrions pas seulement des mots, des significations, nous donnons forme à un objet, nous le faisons rouler, nous le cernons, nous tournons autour, nous y revenons mais ne pouvons le dire en clair – *il nous cause*. Dans la série *En thérapie*, l'obscurité, l'opacité de cet objet de la demande de chacun des patients est particulièrement bien mise en évidence.

Qu'est-ce que l'objet en psychanalyse ?

Lacan, dans le Séminaire que nous lisons, dit ceci à propos des l'objets : « Ceux-ci pourtant ne semblent pas être dignes de nous arrêter si nous nous apercevons que c'est justement au statut de l'objet qu'il s'agit de recourir afin de rendre au symbolique la place exacte qui lui revient dans la constitution et la traduction de l'expérience, sans faire d'extrapolation aventurée de l'imaginaire dans le symbolique. »^{vi}

En d'autres termes, l'objet permet de centrer la parole que nous entendons plus précisément que les significations (toujours imaginaires) que cette parole charrie. C'est une sacrée boussole ! La question n'est pas *qu'est-ce que ça signifie ?* mais *quel objet est en jeu ?* Et l'angoisse est propice à centrer les choses sur l'objet. Lorsque vous êtes angoissé, cherchez l'objet et non la signification.

Pour avancer sur cette question de l'objet, je reprends l'exemple de mon chirurgien. Je ne souhaite surtout pas qu'au bloc il parle à son assistant à partir de cet objet obscur qui l'habite.

Cet objet, on peut le qualifier d'*extime*, : extérieur au sujet puisqu'il ne peut que difficilement être attrapé par la parole, et pourtant intime puisque ce dont le sujet essaie de témoigner par la parole est au plus intime de lui-même. Cet objet est sans image (il ne se constitue pas par le stade du miroir), et nous ne nous reconnaissons pas dans ce qu'il nous fait faire, dans sa manière de nous causer. En termes freudiens, c'est un objet sans représentation. En fait, je souhaite plutôt que mon chirurgien use de la parole pour demander à son assistant un objet précis, un *ustensile* extérieur à lui et dont il a besoin, le scalpel par exemple. Nous voyons là

deux statuts de l'objet : le second est objet de la demande, il est ustensile, élément d'échange, de concurrence éventuellement ; le premier est en place de cause, il est ce qui me cause, m'anime, me fait faire telle ou telle chose. Il n'est pas facile à attraper, à déchiffrer, à lire. Il est *étrange*.

Je ne prends pas l'exemple du chirurgien par hasard. Il se trouve qu'il y a longtemps j'ai eu à rencontrer un chirurgien que l'angoisse envahissait au moment d'opérer. C'est ici l'occasion de faire une distinction – qu'il m'a demandée – entre l'angoisse qui l'habitait régulièrement et les modalités de réponses qu'il avait trouvées à cette angoisse : une déprime, car il aimait son travail ; des tremblements, des manifestations de l'angoisse, un début d'alcoolisation pour lutter contre ces tremblements, un début de « phobie », c'est-à-dire une inhibition, un évitement de l'angoisse, une sorte d'hyper-activité aussi dans ses engagements du côté de la bureaucratie sanitaire... qui le déprimaient en retour. Un cercle vicieux en quelque sorte, qui voilait l'angoisse. Elle avait disparu à un tel point que lorsque je le recevais, il m'a fallu un certain temps pour redonner à l'angoisse sa place de cause – Freud, comme Lacan dans ce Séminaire, donne sa place centrale à l'angoisse, aussi recouverte qu'elle est par les réponses du sujet face au mur du langage.

Avoir et être

L'objet dont il s'agit dans l'expérience analytique est donc un objet immatériel et pourtant bien réel (alors que les objets de la consommation ont une réalité mais sont très virtuels). Cet objet ne se situe pas dans le champ de l'utilité, dans le champ physique.

Chez l'être humain, ce qui ne se situe pas dans le champ de l'utilité a à voir avec le champ de la jouissance. Dans ce champ Il y a beaucoup d'objets humains. Un beau tableau, par exemple, est truchement par lequel vous pouvez faire deux choses : soit gloser sur ce que vous voyez, l'analyser, produire des significations, acquérir le tableau éventuellement – vous êtes alors sujet de la parole et de la possession – ; soit vous soumettre à une jouissance dont vous *êtes* objet – ici le regard.

Cette expérience où vous surgissez comme objet, où vous *êtes* le regard, met l'accent sur le fait qu'il faut articuler l'objet au verbe *être* et non pas seulement au verbe *avoir*. Il faut ici sauter à la page 122, où Lacan dit ceci : « Là où vous dites *Je*, c'est là, à proprement parler, que, au niveau de l'inconscient, se situe a . À ce niveau, vous êtes a , l'objet, et chacun sait que c'est ce qui est intolérable. »^{vii} C'est supportable dans le cadre apaisant d'une expérience esthétique ou dans l'amour. Mais dans d'autres situations – Lacan évoque dans ce chapitre les expériences sadiques et masochistes –, cette idée d'être un objet, pas précieux mais objet malmené, laissé tomber est intolérable.

Comme ces autres expériences, l'expérience esthétique nous affecte. Le tableau reste néanmoins le résultat d'une articulation relevant du langage, il met en jeu des fonctions symboliques. Alors certes nous pouvons y répondre par les significations, mais nous pouvons aussi par contre nous faire objet regard et en être affectés, que notre corps en soit affecté. C'est une réponse à ce qu'amène Lacan, « [comment] savoir ce qui permet à ce signifiant de s'incarner »^{viii}. Il évoque, alors, le *notre corps* et non pas le corps en général. Et nous voyons qu'à l'occasion de cette expérience esthétique un nouage se fait entre les fonctions symboliques qui ont permis la constitution du tableau et l'effet réel dans « notre corps », qui

est à présent affecté. Lacan laisse l'imaginaire de côté comme voie de la signification, qui est une voie en impasse.

Donc, pour conclure sur l'objet dans ses rapports à l'avoir et à l'être, disons que oui, un sujet peut aborder les objets par le truchement de l'avoir. C'est ce que font certains sujets pour définir leur être : par l'acquisition d'objets. Les lois de la consommation trouvent ici leur ressort. Dans le registre de l'être c'est autre chose, et je comprends la formule de Lacan, *il n'est pas sans l'avoir*, comme faisant écho à cet autre registre : celui de l'être : *il l'est*. On retrouve cela aussi dans une autre proposition de Lacan : *Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas* : on donne alors ce qu'on est. Les psychologues disent que l'angoisse est sans objet et que la peur, elle, a un objet. Lacan ne dit pas que l'angoisse a un objet (p. 105), il dit *l'angoisse n'est pas sans objet*. Il faut entendre que l'angoisse n'a pas d'objet *extérieur* comme la peur ou la phobie ; l'angoisse concerne l'être et se manifeste quand vous rejoignez votre statut d'objet. C'est ce que Lacan appelle l'objet *a*.

La coupure

Il y a un développement sur la castration dans ces chapitres. Vous le trouvez à partir de la page 106, où Lacan interroge ce curieux terme que Freud a dû d'introduire dans sa conceptualisation, la castration. Il parle aussi de la circoncision. Bref il interroge un certain nombre d'éléments tant dans la théorie analytique que dans la clinique, dans l'éducation et la religion. Il faut voir comment procède Lacan. Il ne prend pas le chemin des monceaux de significations charriées par telles ou telles pratiques, et Dieu sait si la circoncision en a produit ! Non, il extrait de toutes ces productions imaginaires la fonction symbolique commune à toutes ces pratiques dans des champs si divers : *la coupure*.

Pourquoi la coupure est-elle si essentielle pour notre subjectivité ? Prenons l'exemple des *fèces*, de ce qui entoure la défécation. Un enfant pris dans l'apprentissage de la propreté peut à juste titre se demander si ce qui est tant attendu par les parents est agalmatique ou objet de répulsion, puisque cet objet reçoit des applaudissements et finit pourtant comme déchet. Pareil pour le sein, où le dégoût peut venir dans la suite d'une glotonnerie. Ce que l'on remarque aussi, c'est la grande difficulté chez l'être humain d'assumer une sorte de coupure avec ces objets. Le pouce prend la suite du sein, parfois la rétention perturbe la bonne marche de la défécation.

Couper, se séparer nécessite une opération symbolique, et c'est ce qui m'a permis de faire une interprétation personnelle de la proposition que fait Lacan pour dire quand surgit l'angoisse – *c'est quand ça manque de manque*. Voici ce que je propose : l'angoisse surgit quand vient à manquer la possibilité de symboliser le manque. Si nous n'arrivons pas à symboliser le manque, nous nous retrouvons habités par une étrange présence.

Par exemple, un jeune enfant ne s'angoisse pas de l'éventualité de l'absence de sa mère – de la perdre – ou encore de la mort de son père dans un accident de voiture. Non, il angoisse plutôt en raison de son impossibilité ou de sa difficulté à se séparer de sa mère ou de son père *comme réels*. Pourquoi cette affirmation contre-intuitive ? Ce qu'il faut saisir, c'est qu'il s'agit plutôt de l'impossibilité dans ces moments d'angoisse de se séparer de quelque chose qui est présent : de l'Autre, de l'Autre comme désir qui vous est essentiel, parce que votre désir dépend du désir de l'Autre. C'est une difficulté à symboliser l'Autre réel. L'enfant qui angoisse manque d'un manque, il est habité par un manque-de-manque : manque pour lui la possibilité

de symboliser une absence qui permettrait au manque d'être de constituer son désir – désir de dormir à l'occasion. Voilà pourquoi l'angoisse a à voir avec la mort, d'abord la mort de l'Autre, le parent souvent. Faute de manque, l'angoisse fait que le sujet se retrouve encombré par quelque chose *en trop*, un *trop* qui est bien réel – Freud parle, à propos de l'angoisse, d'un *trop* pulsionnel dans le sujet.

La réponse analytique consiste à essayer de faire parler ce *trop* en laissant parler l'analysant, de laisser parler cet *extime* propre à chacun. Il s'agit d'essayer de faire parler cette pulsion toujours de mort, qui reste silencieuse dans le symptôme comme dans l'angoisse. De faire parler ce *trop* pour essayer de le cerner à travers la parole que nous laissons au sujet par notre silence. De faire passer cet excès pulsionnel dans le discours du sujet. De pouvoir le cerner afin qu'il ne reste pas silencieux, là où il produit des effets angoissants et symptomatiques.

La réponse analytique à l'angoisse est donc d'opérer par le langage par l'interprétation, par le seul instrument de la parole, par une coupure qui crée une place vide pour que le sujet y puisse respirer. Il s'agit de produire un lieu où le sujet puisse construire sa symbolisation de l'absence.

J'ai pris exemple dans la clinique avec les enfants, mais dans le fond c'est la même chose dans l'amour et ses vicissitudes, rencontres, passions, ruptures. La rupture peut avoir eu lieu, il reste à opérer une coupure qui permette au sujet de retrouver le chemin du désir, du désir qui était prisonnier de la passion amoureuse et de l'angoisse de la rupture. Il arrive que cette coupure ait lieu sur le mode de la mise en acte. Lacan l'évoque à la fin du chapitre VIII.

« C'est la bête qui est en moi »

Cette déclaration est le dire d'un jeune garçon que j'ai rencontré pendant deux années dans le cadre de son inclusion à l'école. Ce dire est le moment exact où il prend la parole après un long moment de mutisme, d'impossibilité de parler. Ce dire est la réponse à une question que je lui lance, sans espoir, à la limite du découragement – *mais ces gros mots, ils viennent bien de quelque part ?* Il en proférait en effet à voix haute, en classe et ailleurs. Ou plutôt il n'était que le support d'une jaculation des gros mots qui le traversaient. « C'est la bête qui est en moi » fut le début d'un travail analytique fructueux.

Cet énoncé m'est revenu quand j'ai repensé à une scène du film *Alien*, que j'avais vu dans les années 80 dans un contexte particulier : je me formais pour être projectionniste de cinéma et le soir on nous autorisait en guise d'entraînement à visionner des films 35 millimètres. Ce fut *Alien*, le premier du genre. Dans ce film, une scène dit bien l'angoisse me semble-t-il. L'équipage réuni s'avance dans un long couloir absolument vide. – « *Y'a rien dans le noir* » me disait récemment un enfant – *Y'a rien* n'est pas à prendre comme une faute de syntaxe.

Ils ont un détecteur de présence (le terme a tout son poids) et l'appareil, soudain, émet un signal, très léger d'abord. Mais ce petit signal suffit à propager l'angoisse dans le groupe qui a le regard fixé sur le *rien* du couloir alors qu'une *présence* se signale. L'angoisse se lit sur les visages. Le signal devient plus fort, il indique que la chose doit être pas très loin, peut-être juste à ce tournant – mais toujours rien. On ne voit rien d'autre que les visages angoissés. La fréquence du signal augmente de plus en plus. La chose devrait être là, à quelques mètres, et pourtant rien. L'équipage s'immobilise. Cette notion d'immobilité est très importante ; vous êtes dans le noir, immobile face à une présence sur fond de rien.

Freud y fait référence quelque part en citant le propos d'un enfant qui dit en substance « Parle-moi, car quand tu me parles il fait moins noir. » Ce n'est ni la peur, ni la phobie, ni la panique, mais le *suspens* qu'évoquait Remi Lestien, c'est-à-dire que le sujet est en suspens devant ce qui n'a pas de représentation, pas d'image. C'est un sujet à la merci, en défaut d'identification dans l'Autre, et donc dans l'imminence de rejoindre son statut d'objet, livré à cette présence menaçante.

L'instant d'après ce moment d'angoisse, quand le signal est à présent continu un membre de l'équipage lève la tête au plafond – l'Alien est là. C'est alors l'immobilité rompue, la panique, le sauve qui peut, on fuit, réponses à l'angoisse. L'Alien devient objet à présent « phobique », objet *extérieur* qu'il faut éviter. L'Alien est maintenant inscrit dans un champ d'objectivation : il est devenu un certain type d'objet et chacun retrouve son assiette subjective. Cette scène se rapproche, proposerai-je, du dire de ce jeune garçon qui lui a permis de parler de l'Alien en lui qui nous habite aussi.

Éric Zuliani

ⁱ Cf. J.-A. Miller sur l'épistémologie lacanienne in « Index raisonné des concepts majeurs », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 894.

ⁱⁱ Cf. J. Lacan, « Le langage est le langage, et il n'y en a qu'une seule sorte : le langage concret – le français ou l'anglais par exemple – que parlent les gens. », in « De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque, Conférence à Baltimore, 1966, *La Cause du Désir* n° 94, 2016/3, p. 11.

ⁱⁱⁱ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 102.

^{iv} *Ibid.*, p. 119.

^v Sur cette série, cf. E. Zuliani et Caroline Eliacheff, « “En thérapie” sur Arte : deux psychanalystes cinéphiles analysent la série », Interview sur le magazine *Mariane*, le 11/02/2021. En ligne : <https://www.marianne.net/culture/cinema/en-therapie-sur-arte-deux-psychanalystes-cinephiles-analysent-la-serie> .

^{vi} J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 103.

^{vii} *Ibid.*, p. 122.

^{viii} *Ibid.*, p. 104.